

Gli autocommenti di Agota kristof nell'*Analphabète*

Sara De Balsi

1) En 1983, j'accepte de travailler avec l'école de théâtre du Centre culturel neuchâtelois. Mon travail consiste à écrire une pièce sur mesure pour une quinzaine d'élèves. Ce travail me plaît beaucoup, j'assiste à toutes les répétitions.

Les cours commencent en général par toutes sortes d'exercices corporels. Ces exercices me rappellent ceux que nous faisons étant enfants, mon frère et moi, ou une amie et moi. Exercices de silence, d'immobilité, de jeûne... Je commence à écrire de courts textes sur mes souvenirs d'enfance. Je suis encore loin de penser que ces courts textes vont devenir un jour un livre. Et pourtant, deux ans plus tard, j'ai sur mon bureau un grand cahier qui contient une histoire cohérente, avec un début et une fin, comme un vrai roman. (*L'Analphabète. Récit autobiographique*, « Comment devient-on écrivain ? », Genève, Zoé, 2004, p. 47)

Nel 1983 accettò di lavorare con la scuola di teatro del Centro culturale di Neuchâtel. Il mio lavoro consiste nello scrivere una pièce su misura per una quindicina di allievi. È un lavoro che mi piace molto e assisto a tutte le prove.

Di solito le lezioni cominciano con ogni tipo di esercizio fisico. Questi esercizi mi ricordano quelli che facevamo noi da bambini, mio fratello e io o io e un'amica. Esercizi di silenzio, di immobilità, di digiuno... Comincio a scrivere brevi testi sui miei ricordi d'infanzia. L'idea che questi testi un giorno sarebbero diventati un libro non mi sfiorava nemmeno. Eppure, due anni dopo, ho sulla mia scrivania un grande quaderno che contiene una storia coerente, con un inizio e una fine, come un vero romanzo. (*L'Analfabeta*, "Come si diventa scrittori?", Bellinzona, Casagrande, 2004, traduzione di Letizia Bolzani)

2) Je me lève à cinq heures et demie. Je nourris et j'habille mon bébé, je m'habille, moi aussi, et je vais prendre le bus de six heures trente qui me conduira à la fabrique. Je dépose mon enfant à la crèche, et j'entre dans l'usine. J'en sors à cinq heures du soir. Je reprends ma petite fille à la crèche, je reprends le bus, je rentre. Je fais mes courses au petit magasin du village, je fais du feu (il n'y a pas de chauffage central dans l'appartement), je prépare le repas du soir, je couche l'enfant, je fais la vaisselle, j'écris un peu, et je me couche, moi aussi. (*L'Analphabète*, « Le désert », p. 42)

Mi alzo alle cinque e mezzo. Allatto e vesto la mia piccolina, mi vesto anch'io e vado a prendere l'autobus delle sei e mezzo, che mi condurrà alla fabbrica. Lascio la mia bambina all'asilo nido e entro nella fabbrica. Esco alle cinque di sera. Riprendo la mia bambina dal nido, riprendo la corriera, torno a casa. Faccio la spesa al negozietto del paese, accendo il fuoco (non c'è il riscaldamento centralizzato nell'appartamento), preparo la cena, metto a letto la bambina, pulisco i piatti, scrivo un po' e poi vado a letto anch'io. (*L'Analfabeta*, "Il deserto")

3) Aujourd'hui, je recommence la course imbécile. Je me lève à cinq heures du matin, je me lave, je me rase, je fais du café, je m'en vais, je cours jusqu'à la place Principale, je monte dans le bus, je ferme les yeux, et toute l'horreur de ma vie présente me saute au visage.

Le bus s'arrête cinq fois. Une fois aux confins de la ville et une fois dans chaque village que nous traversons. Le quatrième village est celui où se trouve la fabrique dans laquelle je travaille

depuis dix ans. Une fabrique d'horlogerie. (*Hier, Romans, nouvelles et théâtre complet*, Paris, Seuil, 2011, p. 460)

Oggi ricomincio la corsa idiota. Mi alzo alle cinque di mattina, mi lavo, mi faccio la barba, mi preparo un caffè vado, corro fino alla piazza Principale, salgo sul bus, chiudo gli occhi, e tutto l'orrore della mia vita presente mi sale al collo.

Il bus si ferma cinque volte.[...] Il quarto villaggio è quello in cui si trova la fabbrica dove lavoro da dieci anni. Una fabbrica di orologi. (*Ieri*, Torino, Einaudi, 1997, traduzione di Marco Lodoli)

4) Deux d'entre nous sont retournés en Hongrie malgré la peine de prison qui les y attendait. Deux autres, des hommes jeunes, célibataires, sont allés plus loin, aux Etats-Unis, au Canada. Quatre autres, encore plus loin, aussi loin que l'on puisse aller, au-delà de la grande frontière. Ces quatre personnes de mes connaissances se sont donné la mort pendant les deux premières années de notre exil. Une par les barbituriques, une par le gaz, et eux autres par la corde. La plus jeune avait dix-huit ans. Elle s'appelait Gisèle. (*L'Analphabète*, « Le désert », p. 44)

Due di noi sono ritornati in Ungheria nonostante la condanna alla prigione che li aspettava. Due altri, uomini giovani e celibi, sono andati più lontano, negli Stati Uniti, in Canada. Altri quattro, ancora più lontano, nel posto più lontano di tutti, oltre la grande frontiera. Queste quattro persone di mia conoscenza si sono uccise durante i primi due anni del nostro esilio. Una con i sonniferi, una con il gas, le altre due impiccandosi. La più giovane aveva diciotto anni. Si chiamava Gisèle. (*L'Analfabeta*, "Il deserto")

5) L'autopsie démontrera que Véra s'était empoisonnée avec des somnifères.

Notre première morte.

D'autres ont suivi peu de temps après.

Robert s'est ouvert les veines dans sa baignoire. Albert s'est pendu en laissant sur sa table un mot rédigé dans notre langue : « Je vous conchie ».

Magda a épluché les pommes de terre et les carottes puis elle s'est assise sur le sol, elle a ouvert le gaz et elle a mis sa tête dans le four. (*Hier*, p. 468)

Ceux qui ne sont pas morts sont retournés au pays. De jeunes célibataires sont partis plus loin, ils ont traversé l'Océan. D'autres se sont adaptés, se sont mariés avec des partenaires d'ici et ils restent chez eux le soir. (*Hier*, p. 472)

6) Je sais que je n'écrirai jamais le français comme l'écrivent les écrivains français de naissance, mais je l'écrirai comme je le peux, du mieux que je le peux.

Cette langue, je ne l'ai pas choisie. Elle m'a été imposée par le sort, par le hasard, par les circonstances.

Écrire en français, j'y suis obligée. C'est un défi.

Le défi d'une analphabète. (*L'Analphabète*, « L'analphabète », 54-55)

Questa lingua, il francese, non l'ho scelta io. Mi è stata imposta dal caso, dalle circostanze. So che non riuscirò mai a scrivere come scrivono gli scrittori francesi di nascita. Ma scriverò come meglio potrò. È una sfida. La sfida di un'analfabeta. (*L'Analfabeta*, "L'analfabeta")